



secoursalpinsuisse

Cofondateurs



Schweizer Alpen-Club SAC
Club Alpin Suisse
Club Alpino Svizzero
Club Alpin Svizzer



ÉDITION N° 23 | DECEMBRE 2010

Question fondamentale | Page 2

Editorial | Page 3

Sauvetage en montagne slovaque | Page 4

Congrès CISA | Page 5

Set de sauvetage en crevasse | Page 6

Figurants | Page 7

Événements d'envergure | Page 8

Sapeurs-pompiers et SSH | Page 11

Symposium Rega | Page 13

QUESTION FONDAMENTALE

Bénévolat ou professionnalisation ?

Dans les grandes lignes, Geni Suter et Floriano Beffa, respectivement présidents de l'association régionale des Grisons et de celle du Tessin, partagent le même point de vue sur la question du bénévolat ou du professionnalisme. Leur avis diverge principalement lorsqu'il s'agit des spécificités de leur territoire d'intervention.

Pour vous, que signifie le bénévolat ?

GS: Pour moi, le terme est étroitement lié aux substantifs qui le forment¹: l'exercice d'une fonction publique honorable. Dans l'univers du SAS, je préfère parler de « travail volontaire », bien que le Secours Alpin soit une mission publique.

FB: Bénévolat comporte l'idée d'engagement. Quiconque met de manière bénévole ses connaissances et son temps libre au service d'une bonne cause doit s'engager, notamment à suivre une formation ou à respecter certaines directives.

Restons sur le terme de bénévolat : qu'en est-il au Secours Alpin ?

GS: Selon moi, il y a le bénévolat « pur et dur », tel qu'il était pratiqué il y a 50 ans mais plus aujourd'hui. On reçoit des forfaits pour les réunions, des dédommagements pour les absences, on remplit des notes de frais...

FB: Je suis absolument d'accord : le bénévolat à 100% a complètement disparu. D'une certaine manière, je regrette que les règlements d'indemnisation nous dirigent vers la voie du travail volontaire rémunéré. Car nous, les Tessinois, nous sommes précisément confrontés à cette sorte de bénévolat « intégral » : les sauveteurs italiens de l'autre côté de la frontière travaillent encore sans dédommagement aucun.



Les présidents des associations régionales des Grisons et du Tessin, Geni Suter (à g.) et Floriano Beffa. Photo : Margrit Sieber

Quels sont les avantages du bénévolat ?

GS: Quiconque rejoint le Secours Alpin participe à cause de ses centres d'intérêts personnels, d'où une forte motivation. Les raisons de rejoindre l'équipe sont en revanche très diverses.

FB: Moi, j'utilise volontiers le terme « passion » : des hommes et des femmes se joignent au Secours Alpin car ils partagent une véritable passion. Le fait de pouvoir compter sur des membres locaux représente un autre avantage du bénévolat. Contrairement aux sauveteurs professionnels, ils connaissent bien la région, disposant d'un gros avantage : ils « jouent » à domicile.

... et où situez-vous les limites ?

FB: La disponibilité pour les interventions constitue indubitablement un problème. La question récurrente est de savoir si nous disposons de suffisamment de personnes ayant le temps et les connaissances nécessaires pour le bénévolat.

GS: Lorsqu'est posée une masse donnée d'exigences auxquelles les opérations bénévoles ne peuvent plus faire face, la limite de la professionnalisation est atteinte.

Existe-t-il des inconvénients au bénévolat ?

GS: Si, dans le cadre du bénévolat pur et dur, aucun dédommagement n'est accordé, cela peut nourrir un certain entêtement à surestimer la fonction et entraver la propension au consensus, selon le schéma : « je fais tout ça sans rémunération, vous n'avez pas votre mot à dire ! ». L'organisation ne peut plus évoluer. En revanche, avec certaines indemnités, il est possible de poser des exigences et d'introduire des changements.

FB: Un préposé aux secours en poste depuis des décennies ayant fourni des centaines d'heures de travail bénévole est peut-être moins motivé, difficile à enthousiasmer pour des nouveautés fondamentales...

Que signifie en fait « professionnalisation » ?

GS: La professionnalisation est la transition entre le bénévolat et le métier. Elle comprend des processus standardisés et pose des exigences pointues aux candidats. Certains disent que la professionnalisation favorise l'efficacité. Je pense que le Secours Alpin, avec son bénévolat, est précisément la preuve du

¹ n.d.t. : le terme allemand provient de l'association de « honneur » et « officiel ».



éditorial

contraire. La professionnalisation n'est pas toujours synonyme de qualité.

Si on introduit la professionnalisation, par où faudrait-il commencer ?

GS : La professionnalisation doit être utilisée au bon niveau. En prononçant ce substantif, on pense automatiquement aux SSH. Selon moi, c'est surtout le responsable d'intervention dont la fonction doit fortement évoluer. Dans ce contexte, il faut également débattre de la question suivante : la station de secours représente-t-elle encore l'entité adaptée à l'avenir ? Ou bien la section CAS doit-elle endosser plus de responsabilités ?

FB : Pour nous, la professionnalisation n'est pas à l'ordre du jour pour le moment. En revanche, nous devons devenir plus « professionnels », c'est-à-dire plus techniques. Pour ce faire, le SAS devrait imposer plus de jours de formation ; pas seulement à cause du niveau pédagogique à proprement parler, mais aussi pour resserrer les liens entre les sauveteurs et intensifier le réseau. Au Tessin, nombre de sauveteurs ne viennent pas d'une section CAS et ne prennent pas automatiquement part à la vie de la section. Peut-être est-ce la raison pour laquelle nous disposons certes de personnes très motivées, toutefois leur pratique alpine laisse souvent à désirer.

GS : Cette remarque illustre à quel point les prérequis sont variables d'une station de secours à l'autre. Par conséquent, il ne peut y

avoir de solution type. Ce qui est décisif, c'est que l'intervention fonctionne.

FB : ... et c'est toujours le cas !

Outre l'antagonisme entre bénévolat et professionnalisation, il faut aussi considérer le niveau général de formation, la « professionnalité » pour ainsi dire, dans le cadre du bénévolat. Qu'en est-il ?

GS : L'introduction et surtout la mise en œuvre des nouvelles formes d'organisation et de règlements constituent une étape stratégique sur la voie de la professionnalité. Maintenant, reste à opérer une qualification avec ces nouveaux éléments.

FB : Les directives en termes de formation c'est une chose, l'évaluation c'en est une autre. Seule une réelle qualification permettra d'atteindre le niveau imposé. Dans notre association régionale, nous avons établi à cet effet les « Linee guida », présentées récemment dans le cadre d'un séminaire. Elle rassemble les principaux ordres de grandeur quant aux besoins, attentes et qualification. Le fait que les préposés aux secours l'aient acceptée unanimement me réjouit tout particulièrement. Nous avons aussi introduit un code d'honneur, destiné à promouvoir la fierté des sauveteurs qui apportent leur aide – et qui s'engagent de manière volontaire à suivre des formations continues.

Avez-vous encore un souhait pour l'avenir du Secours Alpin ?

GS : J'aimerais que de nouveaux thèmes soient abordés avec plus d'ouverture que par le passé, afin de résoudre les problèmes plus rapidement.

FB : ... Et que chaque sauveteur considère les nouvelles structures de formation et les standards imposés comme positifs en vue de porter secours à des personnes en détresse.

Andres Bardill,
Directeur SAS



Editorial

Chères sauveteuses, chers sauveteurs,
Chères lectrices, chers lecteurs,

Combien de fois nos sauveteuses et sauveteurs CAS, en tant qu'alpinistes ou randonneurs actifs, rencontrent des personnes demandant de l'aide ou en détresse – s'embarquant, malgré eux, dans des interventions de sauvetage délicates ? Dans de telles situations, ils se distinguent par un pragmatisme poussé et une grande capacité d'improvisation. Faut-il empêcher de telles opérations ?

La formation, l'assurance qualité et les certifications sont autant de secteurs en développement sur la scène internationale, qui se tournent de plus en plus fermement vers les derniers domaines « encore en friche » de la société – découvrant ainsi des affaires lucratives. Outre toutes les améliorations et mesures de sécurité se voulant bénéfiques, nous courons le risque d'ôter aux individus – par des directives et règles allant jusqu'à l'incapacité voire la mise sous tutelle – les dernières zones de liberté.

Gardons le sens de la mesure et appliquons les normes et les certificats lorsque la situation l'impose, mais conservons, autant que faire se peut, toute la marge de manœuvre possible ! Le Conseil de fondation et la Direction du SAS souhaitent poursuivre sur cette voie avec des directives de formation souples. A l'avenir, tous les sauveteurs et les sauveteuses doivent pouvoir également gérer des interventions spontanées et endosser eux-mêmes la responsabilité de leurs actes.

Veillons à ce principe de base, et empêchons tout excès de zèle ou pression économique au sein de notre organisation : cela risquerait de saper l'esprit d'entraide et de bénévolat qui prévaut dans le sauvetage alpin...

Andres Bardill

Geni Suter, président régional des Grisons, n'est pas un sauveteur classique. 17 ans durant, il a été président de la section CAS de Bernina.

Floriano Beffa, président régional du Tessin, est sauveteur depuis plus de 20 ans et président de la Commission technique du CAS Tessin, de la fédération alpine du Tessin FAT et du Tris Rotondo.



SECOURS EN MONTAGNE SLOVAQUE

Autres pays, autres formes d'organisation

La Slovaquie dispose d'un secours en montagne public. Son responsable de la formation, Milan Sekelsky (guide), nous le présente, lui qui connaît également le contexte suisse.

En Slovaquie, le secours en montagne est une mission confiée à l'Etat, au même titre que la police ou les sapeurs-pompiers. Les 94 spécialistes actuellement employés relèvent du ministère de l'intérieur. En cas d'urgence, ils peuvent faire appel à des volontaires. Quant aux unités de sauvetage à proprement parler, elles se trouvent dans les chaînes naturelles des monts Tatra, Fatra et dans le Paradis slovaque. Les préposés aux secours y définissent les besoins en spécialistes, ces derniers étant formés de manière centralisée.

Sauveteur, un métier très prisé

Le métier de sauveteur est bien considéré et très prisé vu qu'il s'agit d'un emploi sûr dans un pays où le chômage sévit. Sept collaborateurs fixes travaillent au Centre national de formation, sachant que, chaque année, 80 à 100 candidats s'inscrivent à l'examen d'entrée. Outre les connaissances générales et la théorie, le volet pratique teste également l'endurance, l'escalade jusqu'au niveau 5+



Milan Sekelsky, guide de montagne, est chef de la formation du secours en montagne slovaque. Photos : m&d



Une société privée a mis sur pied une flottille de cinq hélicoptères déclassés par la Rega.

selon les normes UIAA et des parcours glaciaires jusqu'à 80° de pente. Ensuite, les 24 mois du cursus de sauveteur détaillent principalement les opérations au sol, en été comme en hiver. Tous les deux ans, les sauveteurs diplômés doivent suivre une formation continue, scindée en deux parties, été et hiver. Une étoile de couleur, cousue sur la tenue de chaque sauveteur, indique son niveau. Les cours de spécialistes du sauvetage hélicoptéré ne sont pas organisés par le secours en montagne. C'est le ministère de l'intérieur qui s'en charge directement, en collaboration avec des entreprises publiques de la branche. Or, leurs hélicoptères servant principalement au transport, ils ne se prêtent que partiellement au secours en montagne. Par conséquent, en 2009, ATE, une société privée, a mis sur pied une flottille de cinq hélicoptères déclassés par la Rega. Lorsque les conditions météo sont bonnes, la centrale nationale des interventions en montagne peut recourir à ses services.

Attendre en se tournant les pouces ?

Un tiers des sauveteurs dispose d'une formation complémentaire de conducteur de chiens, également entraînés pour retrouver des corps – cette mission étant menée avec la police. En sus, des spécialistes se dédient au sauvetage dans des grottes, canyons, en avalanches, sans oublier les sauveteurs aériens et au sol. Les sauveteurs à plein temps se chargent aussi de la prévention. Outre les interventions de secours, ils participent à l'assainissement des chemins et des routes, aident à monter des échelles et câbles fixes, et testent de nouveaux produits et du matériel.

L'alerte est donnée via les téléphones portables professionnels et les radios. Le triage s'effectue par le biais du numéro international de détresse, le 112, sachant que le secours en montagne proprement dit donne l'alarme via le numéro 18300. Le service de piquet, qui veille 24 h/24, se compose de spécialistes hélicoptérés, de conducteurs et de sauveteurs. Des renforts peuvent être appelés en cas de besoin. Lorsqu'ils se présentent, ils peuvent être tout simplement

Milan Sekelsky, guide de montagne

En 1996, lorsque l'UIAGM a reconnu le diplôme slovaque de guide de montagne, Milan Sekelsky a bouclé son sac et, l'été suivant, passé une première saison à exercer ce métier à Zermatt. Après les difficultés en escalade dans son pays d'origine, il y a découvert les 4000, les courses sur glacier et les hordes de touristes, avides de gravir ces sommets. Depuis il travaille à la belle saison dans la région du Cervin comme guide. M. Sekelsky a noué de solides amitiés dans le Valais. Son fils, lui aussi guide de montagne, s'est même complètement établi en Suisse. Milan Sekelsky, pour sa part, ne voudrait pour rien au monde manquer l'hiver en Slovaquie !



CISA 2010

Journée pratique dans le Haut-Tatra

soumis à un test éthylique car en matière d'alcool, c'est le règne de la tolérance zéro.

Institution publique

Le secours en montagne à proprement parler est intégralement financé par l'Etat. Tout randonneur entrant dans la zone du Tatra – autochtone ou étranger, peu importe – doit contracter une assurance, même pour une seule journée. Quoi qu'il en soit, le montant est très modeste pour les occidentaux, à savoir 1 €. Les statistiques affichent environ 2500 interventions par an, dont 25 à 30 pour dégager des victimes décédées. De nombreux touristes viennent de Pologne, de République tchèque, de Hongrie, plus rarement d'Ukraine et d'Europe de l'Ouest.

Pour Milan Sekelsky, responsable de la formation, le sauvetage professionnel présente aussi des inconvénients : en tant qu'organisation publique, la pression est forte ; il faut comptabiliser des interventions, même aux dépens de la sécurité des sauveteurs. Comme l'hiver dernier : deux grimpeurs étaient bloqués sur une paroi par un brusque changement de météo. Le mètre et de demi de neige fraîche instable constituait un gros danger, et l'opération était tout sauf sûre pour les sauveteurs. Les médias rôdaient autour du site, suivant l'affaire des deux alpinistes prisonniers de la montagne. Les secours ont décidé d'attendre que la situation s'améliore, tombant ainsi sous les feux de la critique. Là non plus, l'assurance obligatoire ne garantit pas la sécurité absolue.

Elisabeth Floh Müller, Directrice suppléante

Le congrès de la Commission Internationale de Sauvetage Alpin, CISA, s'est déroulé cette année en Slovaquie. La journée pratique, organisée par la commission de Sauvetage au sol, était dédiée aux interventions de secours sur les installations à câbles et au sauvetage des parapentistes. La nouvelle sous-commission Chiens a quant à elle suscité un vif intérêt.

Les différents pays ont présenté de manière impressionnante leurs techniques respectives pour porter secours à des personnes bloquées dans un télécabine ou sur un télé-siège, utilisant notamment des appareils spécialement conçus pour ce type d'interventions, comme un système de poulies et des panneaux de protection centraux. De plus, des opérations ont démontré comment aider des parapentistes enchevêtrés dans des câbles ou arbres, et du nouveau matériel a été testé. Le tout concernait uniquement les moyens terrestres, sans soutien hélicoptère.



Un système de poulies a enthousiasmé les sauveteurs présents.

Photo : Elisabeth Floh Müller



Gerold Biner, nouveau président de la CISA

Lors de l'Assemblée des délégués CISA, Gerold Biner a été élu président de la CISA, succédant ainsi à Toni Grab. Gerold Biner, Valaisan, est né en 1963 ; il est pilote d'hélicoptère depuis 1989 chez Air Zermatt, où il occupe depuis 17 ans le poste de responsable du trafic aérien.

Sous-commission Chiens

La sous-commission Chiens, créée en 2009, a débuté sa mission avec succès. La moitié des pays membres ont présenté leur cursus de formation pour les recherches en avalanches. La grande différence réside sans aucun doute dans la surface d'intervention à couvrir, qui diffère largement d'une région à l'autre : le Canada prévoit une équipe cynophile pour 1000 km² !

Un Suisse à la tête de la CISA

Lors de l'Assemblée officielle des délégués CISA, Toni Grab, président de longue date, a été chaleureusement remercié pour ses années de fidèles services et nommé membre d'honneur. Son successeur est également suisse : Gerold Biner vient de l'Organisation Cantonale Valaisanne des Secours (OCVS).

Elisabeth Floh Müller, Directrice suppléante



SAUVETAGE EN CREVASSE

Nouveau set pour les interventions en crevasse

Depuis environ 28 ans, le SAS dispose de cinq sets de sauvetage pour les crevasses qui lui sont propres. Ils sont remisés dans des containers sur les bases alpines de la Rega. A bien des égards, ils ne correspondent plus aux standards de la technique actuelle.

Dans le cadre de la planification pluriannuelle, la Direction a été mandatée pour effectuer les travaux d'évaluation correspondants, afin de disposer des bases pour les investissements nécessaires en 2011. Le projet a pu être bouclé en juillet par Theo Maurer, responsable de la formation, et son équipe d'instructeurs, en tenant compte des dernières connaissances issues du Valais et de l'Engadine.

Pourquoi changer ?

Cet examen préparatoire a révélé les points suivants, débouchant sur la nécessité impérative de changer les anciens sets de sauvetage en crevasse:

- le matériel est obsolète, et des pièces sont endommagées ou « fatiguées » ;
- depuis que l'alimentation électrique remplace l'air comprimé, il est désormais possible de recourir à du matériel auxiliaire (éclairage, treuil Chamonix, etc.) ;
- le nouveau matériel est plus léger, supprimant la problématique du poids – transport exclusivement avec des hélicoptères commerciaux en sous-charge;



Des instructeurs effectuant les tests à la Jungfraujoch en juin 2010. Photo : mäd

- au fil des ans, des composants comme treuil, ancrages, etc. ont été achetés en complément, posant depuis longtemps des problèmes de compatibilité entre les différents éléments.

La diminution du poids constitue le facteur décisif en faveur d'une nouvelle acquisition – outre ses avantages d'utilisation. En effet, l'électricité (agrégat) ayant remplacé l'air comprimé, le nouvel équipement peut maintenant être transporté dans la cabine d'un hélicoptère de la Rega.

De plus, un nouveau modèle logistique permet de réduire les sites de stockage de cinq actuellement à quatre bases alpines Rega (voir tableau).

Etant donné que l'équipement doit couvrir tout le territoire d'intervention du SAS, il est prévu de former toutes les stations de secours à l'utilisation de ce nouveau matériel.

Theo Maurer, Responsable de la formation



Plus que quatre sites.

Anciens sites	Nouveaux sites
Base Rega de Samedan (BI* Engadine)	Base Rega de Samedan (BI Engadine)
Base Rega d'Untervaz (BI Grisons)	Base Rega d'Untervaz (BI Grisons)
Base Rega de Mollis (BI Mollis)	
Base Rega d'Erstfeld (BI Uri)	Base Rega d'Erstfeld (BI Uri)
Base Rega de Wilderswil (BI Oberland bernois)	Base Rega de Wilderswil (BI Oberland bernois)

*BI = base d'intervention



FIGURANTS

Mauvais temps, ça n'existe pas !

Les exercices de recherche du Secours Alpin Suisse nécessitent de nombreux figurants, c'est-à-dire des femmes et des hommes qui représentent les disparus ou les blessés. C'était également le cas lors du test d'intervention des équipes cynophiles de recherche sur le terrain 2010.

Finsterwald, Entlebuch, fin septembre: pluie, grésil, brouillard temporaire... 15 équipes cynophiles de recherche sur le terrain sillonnent la zone de Gfellen. Parmi les tâches à réaliser pour le test, elles doivent trouver leur chemin et passer leur territoire au peigne fin. Sur la bande de 3 km de long sur 30 m de large, il s'agit de retrouver trois personnes et leurs sacs à dos en moins de 90 minutes. Quant aux recherches sur la zone, elles s'étendent sur un dénivelé de 400 mètres pour un terrain de 300 m de large. Il faut retrouver quatre personnes avec sacs à dos en trois heures. Afin que le site soit autant que possible conforme à la réalité, un grand nombre de personnes

doivent participer, des figurants qui restent à leur poste pendant des heures.

L'engagement volontaire est principalement motivé par l'esprit de camaraderie, le désir de se serrer les coudes, l'entraide sans laquelle ce type d'exercices serait impossible. De plus, les figurants sont « récompensés » par l'événement que constitue le fait d'être « trouvé » par le chien, une sorte de jeu comportant une pointe de sérieux. Pour vous, en tant que randonneur, c'est un soulagement de savoir qu'un chien pourra vous trouver si vous êtes en détresse !

Vous êtes intéressé(e) ?

Quiconque souhaite participer en tant que figurant ne doit pas avoir peur des intempéries. En effet, ni la pluie, ni le froid ou la neige ne doivent empêcher le volontaire d'attendre des heures durant seul, assis, couché ou tapi dans la montagne. Les tenues les plus high-tech n'empêchent pas de souhaiter revenir au chaud au bout d'un moment, et tout le monde est heureux quand le « jeu » prend fin.

Pendant le cursus d'apprentissage pour les équipes cynophiles de recherche en avalanches et sur le terrain, les groupes régionaux ont souvent besoin de figurants : une excellente opportunité pour les sauveteuses et les sauveteurs de vivre au plus près les nombreuses facettes de ces spécialistes. Chaque responsable Chiens d'une association régionale se réjouira de fournir des informations détaillées à ce sujet !

Elisabeth Floh Müller, Directrice suppléante

SAC À DOS SAS

Spécial

A partir de mai 2011, un sac à dos spécialement conçu pour les sauveteurs sera proposé. Lors de la phase de tests, ce modèle s'est révélé très robuste et pratique.



L'un des piliers de l'équipement de protection personnel est un sac à dos approprié. Il accueille le matériel technique et de sécurité personnel du sauveteur en sus des articles nécessaires aux premiers secours. Les sacs à dos SAS, devenus obsolètes, ne répondent plus aux exigences actuelles. Vu les sollicitations auxquelles ils sont soumis lors des interventions, il est indispensable de les changer tous.

Des tests exhaustifs

Un sac à dos à la fois robuste, simple et pratique a donc été conçu en collaboration avec la société Haglöfs, afin de répondre aux exigences poussées des opérations en montagne : il a été développé pour les sauveteurs, en intégrant de nombreux équipements spécifiques. Ainsi, l'été dernier, un modèle test a été passé au crible par les responsables SAS, puis encore perfectionné. Actuellement, cette dernière version se trouve en phase de production, si bien que le nouveau sac à dos sera proposé à toutes les sauveteuses et tous les sauveteurs à partir de la fin mai 2011.

A l'instar des tenues de sécurité, les commandes passeront par les préposés aux secours, qui déclencheront un ordre groupé. Ces articles, réservés à l'usage des sauveteuses et sauveteurs SAS ne seront pas disponibles dans le commerce. Vous trouverez de plus amples informations dans l'Extranet.

Elisabeth Floh Müller, Directrice suppléante



Le mauvais temps, ça n'existe pas !

Photo : Elisabeth Floh Müller



DE L'ACCIDENT À L'ÉVÉNEMENT D'ENVERGURE

Des décisions parfois difficiles à prendre

Lors d'un événement d'envergure, les services de sauvetage doivent appliquer des directives différentes de celles en vigueur pour un accident n'impliquant qu'un petit nombre de blessés. Or, ces directives concernent également le travail des sauveteurs alpins.

Le 3 janvier 2010, vers midi, un homme a été enseveli par une plaque de neige dans le Diemtigtal lors d'une ascension vers le Drümännler. Des randonneurs à ski ont alerté la Rega, puis se sont hâtés pour porter secours à la victime. Cette dernière a été dégagée vivante et, peu après, l'hélicoptère de la Rega s'est posé avec le médecin-urgentiste. Jusqu'ici, un accident banal, la routine en hiver... La chaîne de sauvetage avait bien fonctionné : l'appel de détresse, puis le sauvetage du camarade, les soins médicaux, et le transport vers l'hôpital était imminent. C'est alors que la deuxième avalanche s'est déclenchée, enfouissant le médecin et onze randonneurs à ski. L'incident s'était transformé en événement d'envergure... L'après-midi, la centaine de volontaires en action a retrouvé neuf victimes, quatre n'ont pourtant pas survécu. Deux jours plus tard, les trois disparus ont été découverts morts. Voilà pour les faits tragiques que tout le monde a suivis...

Interrogations parmi les sauveteurs

Ce qui est moins connu, c'est que les directives s'appliquant lors d'événements d'envergure sont différentes de celles suivies par les services de sauvetage en cas d'accident « normal », d'où « des interrogations pour certains sauveteurs au Diemtigtal », explique Markus Reichenbach, responsable du domaine des ambulanciers héliportés de la Rega. Notamment, le fait que les médecins ne se rendent pas sur le cône de l'avalanche pour soigner les victimes dégagées a déclenché la désapprobation de certains. Au lieu

d'être traités sur place, les patients ont dû être transportés et rassemblés sur un site dit de triage.

Or, cette procédure correspond au dispositif d'intervention applicable lors d'événements d'envergure, tel qu'il a été défini par l'Interassociation de sauvetage (IAS). Il diverge en certains points de la chaîne de sauvetage classique : ainsi, la première équipe de secouristes qui arrive ne s'occupe pas immédiatement de patients individuels. « Vu le nombre de blessés, une telle approche serait aléatoire et inefficace », précise M. Reichenbach. Cette équipe commence par évaluer la situation, déclenche une alarme complémentaire, coordonne et organise. Elle décide où les hélicoptères atterrissent et où les blessés sont déplacés ; elle gère la collaboration avec les sauveteurs déjà sur place et procède à ce que l'on appelle le « prétriage ». Les victimes sont regroupées en deux catégories : ceux dont

les jours sont en danger (« urgent ») et ceux dont l'état n'est pas critique (« non urgent »), ou les personnes déjà décédées. L'évaluation est notée sur une étiquette (système d'acheminement des patients) fixée au patient. Les membres du groupe jugé « urgent » reçoivent en outre une étiquette jaune-citron et sont secourus en priorité.

Décisions difficiles

Le triage à proprement parler a ensuite lieu : contrairement au prétriage, un médecin procède à l'évaluation. Ce dernier détermine les priorités relatives au traitement et au transport. La catégorie de triage I signifie que des soins immédiats sont requis sur place. Les patients de catégorie II doivent être transportés à l'hôpital dans les meilleurs délais II a) ou dès que possible II b). Les blessés capables de survivre dans un premier temps sans traitement relèvent de la catégorie III (« peut at-



Douze personnes enfouies, cent sauveteurs : la catastrophe du Diemtigtal a été l'un des rares événements d'envergure du Secours Alpin.



Lors d'un événement d'envergure, les patients doivent être transportés à un site centralisé de triage. Photos : mäd

tendre»). Pour finir, il existe la catégorie IV (« doit attendre »). Dans ce dernier groupe, des soins médicaux seraient en fait nécessaires, mais ne sont pas prodigués par manque de personnel et de matériel – ce qui peut signifier de mettre de côté un blessé grave car une personne moins touchée a de meilleures chances de survie.

« C'est de la médecine de catastrophe », précise Markus Reichenbach. « Lors d'un événement d'envergure, impossible de pratiquer la médecine individuelle. » Au lieu de prodiguer à chaque patient les soins optimaux, il faut faire le maximum avec les moyens à disposition. « Pour les médecins et les ambulanciers, c'est extrêmement difficile de tourner le dos aux standards habituels de la médecine. »

Selon la portée et les circonstances de l'intervention d'envergure, un poste médical avancé (PMA) plus ou moins développé est mis en place. Les patients y sont rassemblés, leurs données notées et leur état évalué ; ils sont suivis, préparés pour supporter le transport et y reçoivent les soins vitaux. Une telle procédure est plus efficace que si les secouristes sillonnaient le site de l'accident avec leur matériel – pour autant que le site soit accessible ; prenons le cas d'un car de voyage

tombé au fond d'un ravin. L'une des missions du poste médical avancé est également d'envoyer les patients à l'hôpital compétent.

Au cas par cas

Les directives applicables lors d'événements d'envergure constituent un cadre, mais laissent une marge de manœuvre importante aux responsables d'intervention. En effet, les circonstances d'un accident varient tellement qu'un schéma d'action rigide n'aurait aucun sens.

Enfin, déterminer à partir de quand un événement est considéré comme d'envergure dépend fortement des circonstances. Si le site d'un accident est aisément accessible et que le déploiement de sauveteurs est suffisant, un grand nombre de blessés peut être bien soigné simultanément. En revanche, plus la topographie est hostile, la météo mauvaise et les sauveteurs rares, plus le seuil est rapidement atteint pour appliquer les directives d'un événement d'envergure, même avec peu de victimes. Quant à la personne compétente pour décider si l'événement est d'envergure ou non, cela dépend des régions : selon les cantons, il peut s'agir des sapeurs-pompiers, de la Police cantonale, de la Centrale d'urgence 144 ou des médecins et des secouristes. Au Diemtigtal, la première équipe d'intervention de la Rega et celle du Secours Alpin ont endossé cette responsabilité. L'étendue de la catastrophe a posé un verdict évident : événement d'envergure !

Andreas Minder, Zurich

NOUVEAU RESPONSABLE

Secteur médical

Stephan Fricker coordonnera, dès 2011, la formation médicale du Secours Alpin.

Depuis début novembre, il occupe ses nouvelles fonctions au SAS. Avant de changer de poste, pour entrer au Secours Alpin, Stephan Fricker a travaillé pendant plus de dix ans à l'Hôpital cantonal d'Olten, où il a pris la tête en 2002 de la formation (continue) au service de sauvetage (50 %). L'autre moitié de son temps était réservée à sa tâche d'ambulancier en interventions pratiques.

Son parcours professionnel ne l'a pas directement conduit vers le domaine de la santé. En effet, il a débuté par une formation d'agriculteur avant de passer aux soins médicaux, décrochant le diplôme d'infirmier. Ensuite, il a complété son cursus par des soins en anesthésie et un titre d'ambulancier.

Bien que S. Fricker habite dans la région plutôt plate de Gretzenbach (SO), il sillonne régulièrement les montagnes : à ski, en mountain-bike ou à pied. « Le principal, c'est d'être au grand air », telle est sa devise en matière de sport. Il est membre de la section CAS d'Olten. S. Fricker a 43 ans, il est marié et père de deux enfants.



Stephan Fricker. Photo : mäd



SAPEURS-POMPIERS

Sauveteurs à la verticale en ville

Les sapeurs-pompiers professionnels de Bâle-Ville, de Berne et de Genève emploient des spécialistes du sauvetage hélicoptéré (SSH). Ils sont intégrés dans les groupes de sauvetage en hauteur des trois corps des sapeurs-pompiers. Un simple coup d'œil à Bâle montre à quoi ils servent : des hauteurs étourdissantes et des parois à pic, il y en a aussi en ville !

Sur le territoire des sapeurs-pompiers professionnels de Bâle-Ville, le St. Chrischona, qui culmine à 522 mètres dans la commune de Bettingen, constitue la plus haute élévation naturelle – tout au plus, une colline. Pourtant, ce corps s'est doté, depuis 1998, d'un groupe de sauvetage en hauteur, qui ne compte pas moins de 17 membres – dont huit SSH. Par un matin gris de septembre, six de ces « spécialistes du sauvetage en hauteur et en profondeur » (SRHT), comme ils sont désignés à Bâle, effectuent un exercice d'intervention sur une installation de recyclage des déchets d'IWB. La grosse cheminée s'élève

à 110 mètres vers le ciel, sachant que plus de 80 mètres dépassent du bâtiment, sorte de tuyau gigantesque en béton lisse. Impossible d'y accéder, même avec la plus grande échelle pivotante.

Markus Pfister, responsable de l'entraînement, et ses collègues se tiennent au pied de la construction, les yeux rivés vers le ciel. M. Pfister explique la situation de l'exercice : un employé d'IWB a fait une chute tout en haut de la cheminée ; il a un bras cassé et souffre de lésions cervicales. Il ne peut plus marcher. Autre fait : la météo est affreuse, hostile au point d'empêcher tout décollage.

Des interventions rares

Normalement, la Rega part avec les SSH des sapeurs-pompiers de Bâle dans le Jura, en Forêt-Noire ou en Alsace, pour secourir des randonneurs en détresse – ou pour des victimes qui n'ont plus besoin d'aide, vu que le dégagement de corps sur terrain inaccessible fait également partie, malheureusement, des tâches des spécialistes hélicoptérés. La bonne

nouvelle, c'est qu'on ne fait pas souvent appel à leurs services : en additionnant Bâle, Berne et Genève, les SSH des sapeurs-pompiers ne sont intervenus que neuf fois en 2009. Ce chiffre devrait toutefois être largement dépassé en 2010 puisqu'ils comptabilisaient déjà 19 opérations à la fin octobre, dont huit par les SSH de Bâle.

Leurs huit collègues de Berne affichaient neuf sauvetages à leur actif, principalement dans le Jura, les Préalpes et la proche région alpine. Néanmoins, les interventions en ville ne sont pas du tout exclues. Roland Fuchs, commandant adjoint du Corps des sapeurs-pompiers professionnels de la ville de Berne, se souvient d'une action spectaculaire. C'était au cours de l'été 2005. De graves intempéries avaient fait monter le niveau de l'Aar, qui débordait des berges. Elle coulait en plein milieu du quartier de la Matte. Le 23 août, le courant était devenu tellement puissant qu'il était désormais impossible d'évacuer les habitants par bateau. Les hélicoptères Rega ont débloqué 15 personnes et deux dalmatiens.



Voici comment le groupe des spécialistes du sauvetage en hauteur, rattaché au corps des sapeurs-pompiers de Bâle, descend un blessé coincé en haut d'une le tandem prend précautionneusement le « chemin de la vallée ». Photos : E. Müller, A. Minder



Préparation à la descente en rappel

« Renato, ici Tobi : répondez ». Tobias Schweizer, responsable d'intervention, sur le toit de la cheminée IWB, informe par radio Renato Candolfi – resté au sol. Avec trois collègues, T. Schweizer a grimpé à l'échelle dans le conduit de la cheminée jusque sur le toit. Ils ont trouvé le blessé – un mannequin pesant 75 kilogrammes – et préparent son dégagement. Tout d'abord, ils hissent la civière d'évacuation sur 80 mètres vertigineux, le long de la paroi extérieure de la cheminée. La victime y est allongée et solidement amarrée. Le brancard doit ensuite enjamber la bouche de la cheminée, puis être redescendu. Un spécialiste du sauvetage en hauteur l'accompagne pour stabiliser la civière. Avant de démarrer l'opération, la sécurité doit être assurée avec les redondances imposées, une mission vitale très complexe qui prend quelques minutes.

Formation (continue)

Afin de relever de tels défis, les membres du groupe de sauvetage en hauteur doivent ré-

pondre à de nombreux critères : la formation de base de sapeur-pompier est une évidence, mais elle est loin de suffire. En effet, les candidats doivent démontrer, lors d'un examen d'admission, qu'ils n'ont pas le vertige et qu'ils maîtrisent déjà certains nœuds, disposant aussi des bases en alpinisme. « La plupart pratiquent l'escalade comme loisir », précise Markus Pfister. La formation de base pour devenir spécialiste du sauvetage en hauteur suit le test d'entrée. A Bâle, elle prévoit 116 cours répartis en 13 modules : connaissance des cordes et des nœuds, les différentes façons de s'encorder et les techniques de retenue, arrimages et systèmes de poulies, freins à câble, treuils, etc. Dans les grandes lignes, la formation ressemble à celle du SAS.

Grues, tours, immeubles, puits

Lors de la formation pratique, les objets d'exercices révèlent les différences par rapport au Secours Alpin : « Grues, tours, immeubles, puits, ... » sont autant de sujets ras-

semblés dans les documents pédagogiques des sapeurs-pompier professionnels de Bâle-Ville. A cet égard, les puits expliquent l'appellation « en profondeur » de ces spécialistes.

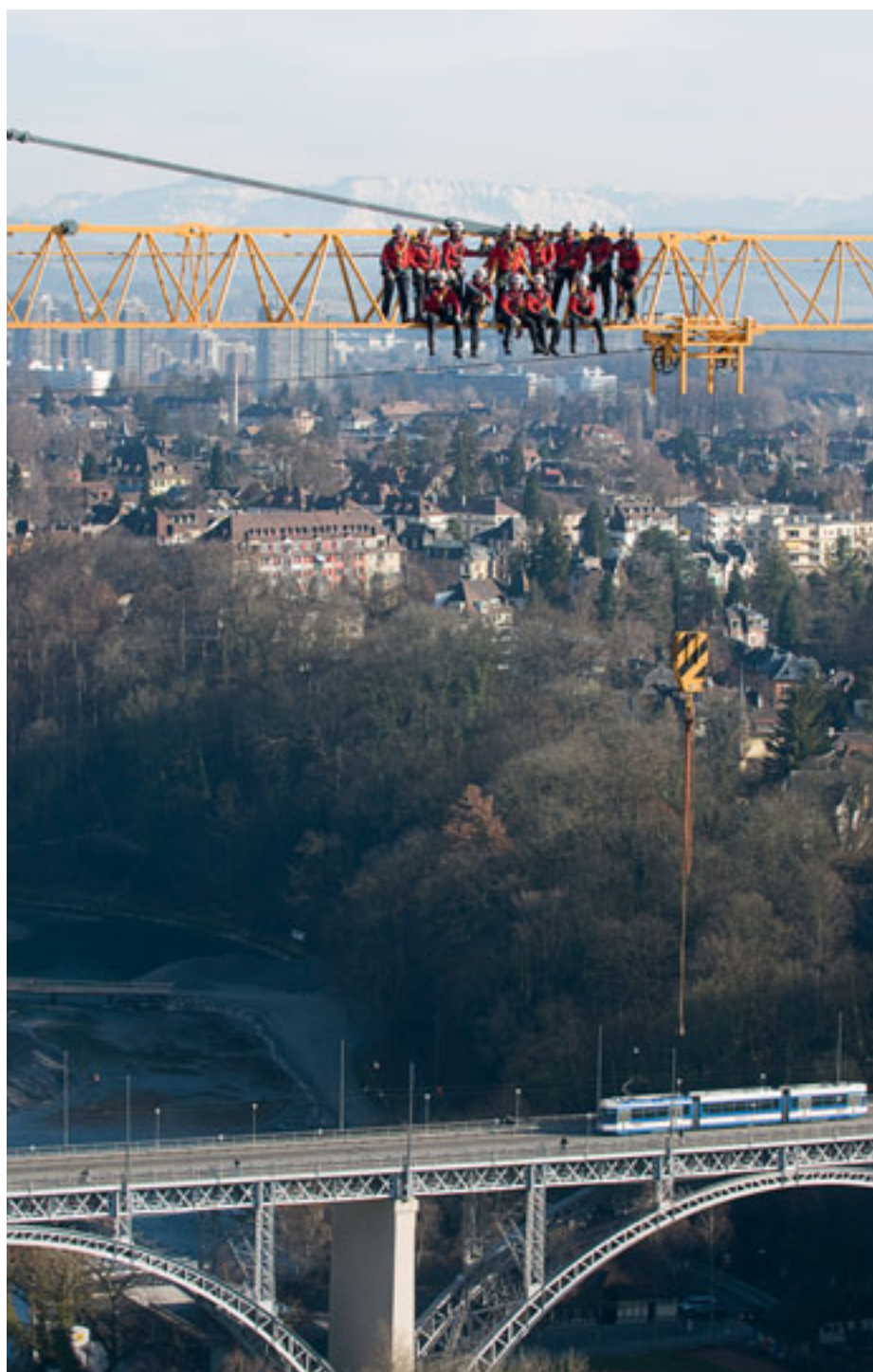
Une fois la formation de base terminée, formations continues internes et exercices se succèdent, à l'instar de celui organisé sur le site d'IWB. En outre, ces spécialistes suivent chaque année un cours d'une semaine au Centre de compétences du service alpin de l'armée à Andermatt.

Ils y rencontrent parfois leurs homologues de Berne. Les 14 spécialistes du groupe de sauvetage en hauteur et en profondeur (RuB) des sapeurs-pompier bernois se rendent eux aussi tous les ans à Andermatt pour une semaine. D'ailleurs, l'ensemble de leur formation (continue) est comparable à celle de Bâle.

Roland Fuchs explique pourquoi les entraînements réguliers et la formation continue sont cruciaux pour ces spécialistes : « Les vrais cas d'urgence ne sont pas nombreux. »



cheminée : la civière est amenée en haut du toit, André Humair se prépare sur la paroi extérieure, puis ses collègues hissent la civière par-dessus le muret :



Le groupe RuB des sapeurs-pompiers professionnels de la ville de Berne : les grues, le pont de Kirchenfeld et les montagnes sont autant de zones d'intervention possibles. Photo: màd

Malgré le nombre restreint d'opérations, le commandant adjoint du Corps des sapeurs-pompiers professionnels de Berne ne remet aucunement en question la raison d'être du groupe RuB: « Dans ces cas relativement rares, il faut des spécialistes si l'on veut éviter le pire. »

Chez les sapeurs-pompiers, les SSH suivent la même formation que les spécialistes « normaux » du sauvetage en hauteur et en profondeur, cumulée au cursus de la Rega. Ensuite, eux aussi s'exercent et participent à des formations continues, notamment le check annuel des treuils.

80 mètres de vide

André Humair se hisse sur le parapet de la cheminée, puis se retrouve suspendu sur la paroi extérieure. Il a 80 mètres de vide au-dessous de lui et une vue à couper le souffle. Mais il n'a pas une seconde pour la contempler. Ses trois collègues passent péniblement la civière sur le muret, tandis qu'A. Humair se met en position plus bas. La descente commence précautionneusement. Quelques minutes plus tard, tous les protagonistes sont réunis au pied de la cheminée. Rassembler et ranger le matériel prend un peu plus de temps. Ensuite, l'exercice est brièvement discuté. L'intervention a duré une dizaine de minutes de plus que prévu, annonce Markus Pfister, qui est pourtant globalement satisfait du travail de ses collègues.

Peut-être pourront-ils mettre en pratique les connaissances acquises lors de cette opération. A St. Chrischona? Pas sur cette modeste colline, mais sur la tour de télévision du même nom qui se dresse au-dessus. Avec ses 250 mètres de haut, elle est le bâtiment isolé le plus élevé de Suisse.

Andreas Minder, Zurich



SYMPOSIUM DE LA REGA

Signaler les erreurs pour une meilleure sécurité

Signaler les erreurs constitue l'un des piliers du safetymanagement, plus efficace encore que des innovations techniques et des réglementations. En effet, le reporting contribue à identifier les faiblesses du système, puis à les corriger.

Mi-mai 2010, la Rega a organisé à Grindelwald un symposium intitulé « Air-rescue : concepts for the future »¹. La sécurité était l'un des principaux thèmes et a fait l'objet d'une discussion de podium.

Saisir l'imprévu

On dit communément que dans un système tel que le secours aérien, l'homme constitue le maillon faible. Faux !, selon Simon Maurer, participant au podium et responsable du domaine Safety, Security, Quality chez Skyguide. « L'homme est la composante flexible du système, ce qui le rend apte à saisir l'imprévu. Nos résultats sont bons précisément parce que cet élément fonctionne si bien. » Pourtant, si l'homme réagit mal, son erreur provoque un grand débat impliquant éventuellement – selon les conséquences – les médias, voire la justice. « Cela peut constituer un obstacle pour l'amélioration de la sécurité », explique S. Maurer. « Certaines personnes risquent d'hésiter à annoncer une faute alors que le reporting – la signalisation continue et exhaustive des incidents – constitue l'un des piliers du safetymanagement. Ces annonces contribuent à identifier, puis corriger les faiblesses du système. » Par conséquent, une solide culture de l'erreur sans accabler le fautif s'avère décisive pour augmenter la sécurité.

Andrea Muggli, chargé de la sécurité aérienne au Département fédéral de l'environnement, des transports, de l'énergie et de la communication (DETEC), est du même avis.



Temps fort spectaculaire du symposium : la démonstration de techniques modernes de sauvetage à la Petite Scheidegg. Photo : mäd

« Les grands progrès ne résident plus dans la technique ou les réglementations, mais dans la culture de l'erreur, dans la formation et dans l'organisation. » Le « régulateur super-sensible » qu'est l'homme doit être intégré au sein d'une organisation dotée de processus standardisés et armé de check-lists. De telles procédures – reflétant les expériences acquises au fil des ans, voire des décennies – permettent d'identifier les prémices d'un incident et de réagir en conséquence.

Or, afin que l'organisation remplisse son rôle, A. Muggli considère comme décisif le rôle des hommes et femmes placés à sa tête : « Le management doit se comporter de manière exemplaire pour montrer ce qu'il attend des personnes au front. » Toujours selon lui, les mesures prises au niveau de la formation et de l'organisation présentent deux avantages : elles sont très efficaces et coûtent moins cher que de nouveaux appareils et règlements.

Mentalité de « casco-intégrale »

Les experts invités sur le podium étaient également unanimes sur le fait que la sécurité ne dépend pas uniquement des organisations de sauvetage, mais aussi des gens qui se rendent en montagne. S. Maurer suppose que ces derniers adaptent leur comportement aux succès enregistrés par les secours. Ou, selon la formule incisive de Daniel Scheidegger, responsable du département Anesthésie à l'Hôpital universitaire de Bâle : « Suite à un accident, plus personne ne remet en question l'itinéraire, mais se demande pourquoi la Rega n'est pas arrivée plus vite. » Il faut mettre un terme à cette mentalité de la couverture tout-risque qui prend le pas sur l'auto-responsabilité !

Andreas Minder Zurich

¹ www.symposium.rega.ch

PREMIÈRE PRÉPOSÉE AUX SECOURS

La pionnière des Diablerets

Coraly Pernet est la première préposée aux secours du Secours Alpin Suisse SAS. La jeune femme dirige une station de sauvetage comprenant presque exclusivement des hommes.

Entre-temps, les femmes représentent la majorité au Conseil fédéral, mais pas au Secours Alpin. Pourtant, une étape a été franchie. En effet, depuis février 2010, le SAS s'est doté de sa première préposée aux secours, en la personne de Coraly Pernet. La jeune femme de 25 ans est responsable de la station « Les Diablerets ». Toutefois, elle n'entend pas jouer le rôle d'avant-gardiste féministe au sein du sauvetage alpin et, d'ailleurs, elle n'a pas spécialement cherché à occuper ce poste. « Mais quand mon prédécesseur m'a demandé si j'étais intéressée, j'ai saisi cette chance de m'engager plus intensément », explique-t-elle. Elle a grandi aux Diablerets et a les montagnes et le sport dans le sang. Son père l'a emmenée – ainsi que ses frères et sœurs cadets – très jeune en randonnée. Plus tard, elle a pratiqué le ski de fond à très haut niveau et disputé des courses de ski-alpinisme. Elle sillonne la région des Diablerets en VTT et sa passion pour l'alpinisme la pousse fréquemment, depuis quelque temps, vers les

4000 valaisans. Récemment, elle a aussi été gardienne d'un refuge de haute montagne avec une amie, une expérience de plus à son actif.

La reconnaissance grâce à la performance

C'est l'amour des montagnes et le plaisir de se dépenser au grand air qui ont décidé Coraly Pernet à rejoindre la colonne de secours des Diablerets, il y a six ans. Actuellement, l'unité compte 34 membres, dont trois femmes. La préposée aux secours n'est pas seulement une exception à cause de son sexe : « La plupart des sauveteurs sont d'une autre génération, quoique nous ayons maintenant plus de jeunes recrues », précise-t-elle. « Il faut se faire sa place », ce qui ne paraît pas toujours si facile à celle qui se décrit elle-même comme assez discrète. Le mieux, c'est de montrer ses compétences. Par exemple lorsqu'elle suit sans problème la cadence et les gestes techniques de ses collègues masculins lors d'une sortie en montagne. « Ils voient alors que je me débrouille bien. » Après plus de six mois à occuper ses nouvelles fonctions, Coraly Pernet tire un bilan positif : « Ça se met gentiment en place... »

Andreas Minder, Zurich

SUPPORT PÉDAGOGIQUE

« Secours Alpin »

Le nouveau support, récemment revu et corrigé, intitulé « Alpine Rettung » ne paraîtra malheureusement pas fin 2010 comme prévu, mais avec un an de retard à cause des nombreuses interactions qu'il implique.

Le nouveau support pédagogique du Secours Alpin se fonde sur l'ancien manuel de sauvetage. Dans une première phase, les thèmes déjà abordés dans les deux ouvrages CAS « Sports de montagne d'été » et « Sports de montagne d'hiver » ont été supprimés. Restent les chapitres spécifiques aux sauveteurs. Ils ont été confiés aux associations régionales ainsi qu'à l'OCVS et au centre de compétences de l'armée pour être remaniés – regroupés par sujet et par région linguistique. Ainsi, les Grisons ont été chargés de l'escalade sur glace, tandis que deux régions, l'une germanophone et l'autre francophone, se penchaient sur les avalanches. Une telle procédure est extrêmement pragmatique étant donné que les expériences tirées du quotidien des sauveteurs sont directement reprises dans le support pédagogique. De plus, les sauveteuses et sauveteurs sont sûrs de parler effectivement de la même chose dans les trois langues nationales. Une telle procédure pratique présente toutefois un inconvénient majeur : elle prend beaucoup de temps. Le traitement a pris du retard et, par voie de conséquence, la parution du nouveau livre.

Theo Maurer, Chef du domaine Formation



Sommets couronnés de neige fraîche, ciel bleu d'azur et préposée aux secours radieuse : la passion de Coraly Pernet pour les montagnes est évidente et compréhensible. Photo : A. Minder

COLLABORATION AVEC LES INSTALLATIONS À CÂBLES

Concepts de sauvetage et de dégagement

Avec l'entrée en vigueur de la nouvelle Loi fédérale sur les installations à câbles, l'autorisation d'exploitation des remontées mécaniques dépend notamment du concept de sauvetage mis en place. Si ce dernier est confié au SAS, des contrats types ont récemment été élaborés, en collaboration avec l'association des Remontées Mécaniques Suisses. Toutefois, la responsabilité pour les

concepts de sécurité relève systématiquement de l'entreprise de remontées mécaniques concernée. Le dédommagement des membres SAS peut toujours être accordé en nature. En revanche, les activités de formation habituelles pratiquées jusqu'ici librement par les stations de secours sur et autour des installations à câbles ne sont pas touchées par les changements susmentionnés.



**A.G. BRUNELLO/M. WALLISER/
U. HEFTI**

Médecine de montagne et outdoor

Premiers secours, sauvetage et santé nomades. Editions CAS 2010

Cet ouvrage pratique, des éditions CAS, est actuellement disponible en allemand seulement et sera intégré dans la série « Formation ». Les sauveteuses et les sauveteurs pourront s'intéresser à tous les chapitres qui incitent à se poser des questions, telles que les informations pour adapter son alimentation, les enfants, les femmes et les personnes âgées dans les montagnes, le trekking et les courses en altitude. Les thèmes sont rédigés dans une langue claire, par des auteurs disposant de solides connaissances pratiques. Parmi les principaux chapitres, on retiendra les accidents ayant trait à l'univers de la montagne – incluant les types de sport outdoor – qui rassemblent des détails pragmatiques, quoique les sauveteurs éprouvés doivent s'attendre à y trouver plutôt confirmation de leur savoir que de vraies nouveautés.

Margrit Sieber

Lu !

L'édition 3/2010 de la revue LES ALPES présente un article intéressant intitulé « Points fixes d'assurage : de la responsabilité, s'il vous plaît ! ». Etienne Gross, l'ancien rédacteur en chef du magazine LES ALPES, y détaille le déve-

loppement des pitons et explique d'autres systèmes de sécurité. Cet article se trouve sur http://alpen.sac-cas.ch/fr/archiv/2010/201003/af_2010_03_14.pdf

Etanche



Les spécialistes du canyoning sont équipés d'un nouvel appareil radio GP 344, de la marque Motorola. Cet article a passé avec succès le test « d'étanchéité » de manière sympathique ! Photo : mäd



Conférence des présidents, automne 2010



Exceptionnellement en orange : dans le cadre de la CP 2010, les présidents des associations régionales ont visité la centrale KLL (Kraftwerke Linth-Limmern). Ruedi Stüssi, expert de la sécurité, a présenté le nouveau système de galeries sous pression. Les échanges d'informations entre les présidents des associations régionales et le Secrétariat ont occupé aussi une belle part du programme. Le nouveau modèle de contrat avec les installations à câbles a notamment fait l'objet de longues discussions.

Remerciements

Au nom de toutes les entités du SAS, nous remercions toutes les sauveteuses et tous les sauveteurs des performances fournies, de leur précieux soutien ainsi que de leur engagement inlassable en faveur du Secours Alpin. Nous vous souhaitons dès à présent d'heureuses fêtes de fin d'année et une bonne année 2011 – en espérant qu'elle soit aussi bonne pour le sauvetage !

La Direction du SAS :
Andres Bardill, Directeur
Elisabeth Floh Müller, Directrice suppléante
Theo Maurer, Chef du domaine Formation



Impressum

Sauveteur : magazine pour les membres et partenaires du Secours Alpin Suisse

Editeur : Secours Alpin Suisse, Centre Rega
 Case postale 1414, CH-8085 Zurich-Aéroport,
 tél. +41 (0)44 654 38 38, fax +41 (0)44 654 38 42,
 www.secoursalpin.ch, info@secoursalpin.ch

Rédaction : Elisabeth Floh Müller, Directrice suppléante, floh.mueller@alpinrettung.ch
 Margrit Sieber, margrit.sieber@gmail.com

Tirage : 3000 exemplaires en allemand, 600 en français et 600 en italien

Changements d'adresse : Secours Alpin Suisse, info@secoursalpin.ch

Réalisation complète : Stämpfli Publications SA, Berne